

son sens une possibilité »



« Il n'y a que dans la nature que vous pouvez apprendre à lire la montagne », affirme Reinhold Messner. © PHOTO NEWS.

« J'ai juste cherché à mieux comprendre la vie sauvage »

Reinhold Messner n'a jamais évité les conflits, et bon nombre de ses compagnons de route se sont éloignés de lui. Il aime provoquer, aujourd'hui encore. C'est même la recette du succès de ses livres et conférences. Son livre *Gegenwind* (littéralement, « Vent contraire »), où il est question d'apprentissage de la résilience à partir de ses expériences, vient de paraître en Allemagne.

Dans votre dernier livre, on ressent un besoin de rédemption, vous présentez quelques excuses. Vous seriez-vous assagi ? Si je ne métais pas assagi, j'aurais pu finir en prison. Je n'ai jamais été agressif, mais j'ai parfois

dû me défendre avec vigueur. Ma vie a été placée sous le signe des résistances. Peut-être parce que je l'ai provoqué. D'après certains de mes proches, je ne pourrais pas vivre sans ces vents contraires, qui m'obligent à m'améliorer, à accélérer.

Au moment de votre 75^e anniversaire, les questions d'héritage ont semé la discorde au sein de votre famille.

Je ne rejette la faute sur personne. C'est essentiellement la mienne parce que j'ai souvent été absent et que je me suis lancé dans des activités dangereuses. Bien sûr, quand je suis au pôle Nord et qu'il n'y a aucun signe de vie de ma part

depuis un mois, c'est très difficile pour ceux qui m'attendent. Mais c'était mon univers. Je n'ai pas cherché à être un héros, mais à mieux comprendre la vie sauvage. Vous avez souvent célébré la solitude. Il s'agissait là d'une tout autre forme de solitude.

Oui, très différente. Je vois beaucoup de personnes désespérées, qui errent, perdues, notamment dans les villes. Je ressens désormais beaucoup plus d'empathie et de compassion pour ces personnes seules depuis que j'en ai moi-même fait l'expérience. Avec mon livre, j'aimerais dire aux gens : les vents contraires sont indispensables pour voler, ou du moins s'éle-

ver. Alors ne vous laissez pas emporter par le désespoir. Quoi qu'il arrive, essayez d'agir contre le vent et ainsi de vous renforcer et de reprendre espoir pour profiter de la vie, même à un âge avancé.

Qu'est-ce que le bonheur pour vous ?

Je pense que le bonheur vient de la concrétisation d'idées. Le bonheur va de pair avec la réussite au jour le jour. Il ne sert à rien de regarder en arrière, c'est trop tard. Si l'on n'est pas gravement malade, on peut se construire une belle vie jusqu'à sa mort, en ayant des rêves, en développant de nouvelles idées et en les réalisant avec enthousiasme.

Il ne faut pas chercher à la conquérir. Aujourd'hui, l'objectif est de mieux nous connaître de l'intérieur. Pour me rendre compte de mon insignifiance, je dois explorer les grands espaces. Ces endroits nous permettent d'apprendre comment vivait l'être humain il y a des milliers d'années, c'est-à-dire dans un environnement de danger permanent. Durant les derniers siècles, nous avons constamment réduit le danger, jusqu'à atteindre parfois une pseudo-sécurité. Après la dernière ère glaciaire, le permafrost a créé un paysage qui disparaît désormais. Nous, les anciens, n'avions pas conscience de ces dangers et pourtant ils viennent désormais tout perturber en montagne.

La fonte des glaces rend les falaises plus instables.

Cela coûtera de nombreuses vies humaines et entraînera des coûts financiers considérables. Il y a 40 ou 50 ans, les chutes de gravats des falaises étaient rares. Aujourd'hui, leur fréquence a été multipliée par 50. Quand je parcours les Dolomites, je constate de nouveaux éboulements partout. Sur la paroi nord de la Civetta, un pilier de 400 m de haut, 100 m de large et 50 m de profondeur s'est détaché il y a quelques années : la vallée a baigné dans le nuage de poussière pendant une semaine. Sur l'Ortler, je pensais jusqu'à récemment que la glace au sommet résisterait encore un moment, mais après la chaleur de ce mois d'août, je suis sceptique.

N'avez-vous pas vous-même contribué à ces problèmes, en popularisant l'alpinisme ?

Je ne crois pas. J'ai été le premier à me retirer des grandes expéditions. L'abandon était devenu mon art. Lors de ma première expédition, en 1970 sur le Nanga Parbat, je faisais partie d'un groupe de 18 personnes. A l'époque, nous avions neuf tonnes d'équipement.



Huit ans plus tard, j'ai à nouveau gravi le Nanga Parbat, seul, en empruntant une nouvelle voie. J'avais en tout 60 kg de bagages. Par cette réduction, j'ai ouvert la voie à un autre alpinisme, et j'ai toujours critiqué cette forme d'alpinisme lourde, chère, surchargée. Cependant, je dois vous donner raison sur ce point : j'ai eu beaucoup plus de succès avec cette méthode que les autres, et j'ai construit mon récit sur cette base.

Pourquoi regardez-vous d'un œil critique les produits outdoor, ces vêtements associés à l'esprit d'aventure qui vous est si cher ?

Il n'y a aucun mal à randonner avec ces vêtements fonctionnels, mais il n'y a aucune aventure là-dedans, uniquement de la consommation. Je n'ai rien non plus contre la consommation, qui constitue le fondement de notre écono-

« Le concept de nature sauvage ne doit pas disparaître. Il ne faut pas chercher à la conquérir », conseille Reinhold Messner. © PHOTO NEWS.

mie. Les vestes *outdoor* envoient toujours le message : « Je fais des activités extérieures et je suis très doué. » Cela me fait sourire. Mon respect pour la nature n'a cessé de croître depuis mon enfance et jusqu'à aujourd'hui. Il n'a jamais diminué. Je n'aurais jamais dit : ces ascensions sont de simples balades de santé.

Avez-vous un exemple ?

J'étais il y a peu avec ma femme autour du mont Kailash au Tibet (6.638 m), la montagne la plus sacrée du monde. Le dénivelé est de 6.000 m. Et je dois dire que cette aventure m'a épuisé, j'ai dû faire preuve d'une grande volonté pour

continuer. J'ai presque 80 ans. Les jambes n'alliaient pas trop mal, mais je respirais comme un chien en chasse. Tout cela, c'est toujours une question d'engagement, de résistance à la souffrance et de passion.

Le mont Kailash est sacré pour les Tibétains, les hindous et les jains, et personne ne l'avait encore gravi. Comment avez-vous obtenu la première autorisation d'ascension, en 1985 ?

J'ai profité d'une opportunité via un ami médecin. Il avait suivi et soigné un ministre chinois, qui lui devait ainsi une faveur. Et ce médecin, qui est aujourd'hui décédé, m'a incité à tenter l'ascension du mont Kailash. Nous avions l'autorisation d'en faire le tour et de réaliser la « Kora », un pèlerinage de 50 km autour de la montagne. L'ascension était prévue pour l'année suivante. Sur place, j'ai été frappé par la dévotion des locaux, qui parcouraient ce chemin parfois en rampant ou à genoux, par respect pour cette montagne sacrée ! Dès le voyage retour, j'ai signifié aux autorités responsables que je renonçais à l'ascension. Cela aurait été un sacrilège. Plus tard, j'ai beaucoup lu sur le Kailash et le yogi Milarépa du XI^e siècle est devenu mon penseur préféré. D'après la légende, il aurait atteint le sommet du Kailash en glissant sur les rayons du soleil.

Si vous aviez encore la force et la santé requises pour une ascension, que feriez-vous ?

Aujourd'hui, je ne choiserais ni la plus haute montagne ni la deuxième. Je préférerais essayer un 6.000 ou 7.000 m en passant par les parois les plus difficiles. Dans mon alpinisme, difficulté, danger et altitude sont indissociables. Sur un 8.000 m, vous ne pouvez pas gravir les parois les plus difficiles, vous portez des gants pour vous protéger du froid extrême et votre sac est très lourd.



L'alpinisme peut être vu comme un signe de la décadence des 200 dernières années : c'est une pratique à la fois inutile et dangereuse

”